

Laurent BUREL

**LA PAROISSE VIETNAMIENNE AU XIX^{ème} S. :
UN COMPROMIS ENTRE COMMUNE
TRADITIONNELLE ET MODERNITÉ**

Au moment où l'Eglise catholique du Vietnam retrouve une certaine sérénité dans ses rapports avec le gouvernement de la République Socialiste du Vietnam et où l'historiographie vietnamienne commence une réévaluation de la commune rurale, entité première de la nation, il peut être utile de se pencher sur la paroisse, groupement de chrétiens et cellule de base du christianisme. En effet, de même que la chrétienté, ensemble de chrétiens vivant dans un même lieu, correspond au village ; la paroisse correspond à l'échelon communal sans pour autant ni le recouper ni s'y substituer totalement. Au XIX^{ème} siècle, période charnière durant laquelle le Vietnam se trouva confronté au défi de la modernité et de l'agression étrangère, la paroisse fut le cadre de la vie chrétienne et cela, aussi bien avant, qu'après la légalisation du christianisme lors du traité franco-vietnamien de 1862. La paroisse fut le cadre de base de la pratique du culte et ce fut un lieu d'innovation et d'occidentalisation pour une partie de la société vietnamienne. Mais ne fut-elle que cela ? Dans quelle mesure modifia-t-elle la structure communale, la structure sociale du Vietnam ? De même, dans quelle mesure le modèle vietnamien ne modifia-t-il pas, lui aussi, l'organisation romaine et les représentations de ce cadre premier de la vie chrétienne ?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de commencer par se pencher sur l'histoire de la paroisse vietnamienne au moment où cette dernière se restructura par suite du choc de deux nationalismes : le français et le vietnamien dans un Vietnam encore libre, celui du Bac Ky et du Trung Ky.

Au milieu du XIX^{ème} siècle et jusqu'à la conquête française, la paroisse dut répondre à deux exigences concurrentes : D'une part être le cadre d'une religion nouvelle, étrangère et hétérodoxe, un lieu de novations tant spirituelles que temporelles ; mais

d'autre part, se couler dans le moule préexistant de la commune vietnamienne qu'elle ne peut et ne veut nier dans le Vietnam encore indépendant des années 1858-1883.

*

I. LA PAROISSE, UN CENTRE D'INNOVATION

1) *Le centre d'une religion hétérodoxe*

Si la chrétienté est le groupe chrétien élémentaire, elle est souvent trop ténue pour que l'historien puisse la soumettre à une analyse pertinente. Ayant bien souvent la taille d'un hameau, elle n'apparaît que de loin en loin dans les documents missionnaires. Aussi, le chercheur est-il obligé de se contenter d'étudier l'ensemble plus large constitué par la paroisse, qui regroupe souvent plusieurs chrétientés.

Le christianisme n'est pas un culte nouveau au Vietnam. Il s'y était implanté dès le XVII^{ème} siècle avec l'arrivée de prêtres jésuites comme le Père de Rhodes qui fut un de ceux qui y introduisirent la transcription en quôc-ngu de la langue vietnamienne. Mais la religion du Christ diffère grandement des pratiques religieuses vietnamiennes. C'est une religion de l'individu et une religion exclusive. Religion de l'individu, le christianisme promeut la recherche d'un salut individuel, gagné par une foi et une pratique personnelle. Le nouveau chrétien doit couper les liens de solidarité qui l'unissent tant avec les non-chrétiens qu'avec ses ancêtres pour renaître. Retiré, dans la mesure du possible, de son milieu traditionnel, le nouveau converti est éloigné des tentations de rechute dans le paganisme. Comme l'écrivaient Kurt et Gladys Lang au sujet de la Chine :

The convert is not only reborn, he is given a new identity and a sense of selfhood, anchored in new affiliation's from which he can return only with the greatest difficulty. His defection is complete ; the convert cuts his bridges or, as the chinese put it their thought reform program, "cuts his tails" ³⁸.

Le nouveau chrétien doit briser le bol à encens, s'interdire les *lai* et les *vai*, ainsi que la participation aux banquets rituels de la commune dans laquelle il réside. Aussi, le chrétien ne respecte ni la piété filiale, ni le culte civique, armature de la cohésion sociale au sein de la commune. Devenir chrétien signifie donc se couper de ses racines et devenir un étranger dans son propre village. Comme l'atteste le dicton populaire vietnamien : “ Theo Dao la bo Ong-Ba ” [En devenant chrétien, on abandonne ses

³⁸ Cité dans J. NAJARAN-NISHAN, “ Religion Conversion, Nineteenth Century China, Face to Face Interaction Between Western Missionnaires and the Chinese ”, *Social Interaction in Chinese Society*, p. 79. Notre traduction est : “ Le converti ne fait pas que renaître, le baptême lui donne une nouvelle identité et le sentiment d'être lui-même ancré dans une nouvelle famille dont il ne peut sortir sans en éprouver de grandes difficultés. Sa transformation est totale ; le converti coupe les ponts ou, comme disent les chinois, ‘coupe sa natte’ ”.

ancêtres]. À tout cela, il préfère la dévotion exclusive à son nouveau dieu. Mais séparé de ses anciennes allégeances, le nouveau chrétien découvre aussi un nouveau système de valeurs dans lequel il n'est plus jugé selon les critères de la société vietnamienne, face auxquels il a souvent échoué, mais selon sa foi.

La paroisse forme le cadre spirituel de la population chrétienne. Elle est placée sous la protection d'un saint-patron et est le lieu de célébration de cérémonies qui forment un carcan d'obligations rituelles qui vont rythmer tous les instants de la vie du chrétien et l'obliger à rompre avec les fêtes traditionnelles.

La journée du fidèle commençait avant l'aurore, vers cinq heures, par une messe publique, si un prêtre était présent à demeure, sinon par une réunion de prière sous la direction des notables³⁹. Celle-ci était répétée à midi et le soir. Pour les enfants et les catéchumènes, le soir était aussi le temps du catéchisme. Le dimanche, s'il y avait un prêtre, une messe était célébrée avec prédication et communion ; sinon c'était une assemblée qui, sous la direction des notables, récitait les litanies. Et, si le paroissien se trouvait dans l'impossibilité d'assister à la prière ou à la messe du matin, il avait la possibilité de prier chez lui dans son " oratoire " ⁴⁰.

Certes, souvent lors de persécution d'état (avant 1862), le trop faible nombre des prêtres (en fuite, morts ou exilés) empêchait la tenue régulière des célébrations et celles-ci se résumaient le plus souvent à une assemblée de prières, de nuit, chez un notable de la chrétienté. Mais, avec la signature de la paix et la liberté de circulation, le culte se développa même s'il faut admettre que la messe au Vietnam était surtout une cérémonie formelle. Elle n'était pas toujours réellement comprise. Seule une minorité de personnes suivait totalement la cérémonie qui se déroulait en latin. Les chants eux-mêmes étaient en cette langue et ils étaient davantage récités à l'oreille que véritablement médités. Le rite primait encore sur la réflexion et la connaissance, le symbolique sur le compréhensible.

Aux prières quotidiennes et aux messes dominicales, les missionnaires allaient aussi ajouter nombre de fêtes. Ces moments étaient les fêtes traditionnelles chrétiennes : Noël, Pâques, la Toussaint, l'Assomption, ainsi que des fêtes locales : Patronage, âme du purgatoire et des fêtes traditionnelles vietnamiennes comme le Têt. Les missionnaires avaient introduit au Vietnam l'ensemble des fêtes chrétiennes selon le cérémonial tridentin par un calque le plus fidèle possible, dans la mesure du réalisable. Aussi fêtait-on Noël en grande pompe quand les circonstances le permettaient. Durant le carême, missionnaires et chrétiens faisaient maigre, " ce qui n'est guère difficile car les Vietnamiens mangent rarement de la viande " ⁴¹. Il y avait aussi durant cette période des sermons tous les matins lorsqu'un prêtre était à demeure et des chants le soir à l'église.

³⁹ Cette messe de matinée, comme celle de vêpres, est aujourd'hui encore très suivie au Vietnam comme nous avons pu le constater dans les paroisses de Ke So et de Phat Diem.

⁴⁰ On mesure ici le risque de dérive vers une nouvelle forme de culte domestique des ancêtres, aussi cette pratique était-elle exceptionnelle et sévèrement surveillée.

⁴¹ Lettre du P. ANTOINE à son père, 14 février 1883, Archives M.E.P., DH 320, doc 14.

On note aussi au Vietnam une dévotion particulière adressée aux Saints missionnaires. Les patronages des Apôtres Pierre et Paul sont assez courants. La cathédrale de Phat Diem porte aujourd'hui ces noms⁴². Et bien avant la conquête, la fête de Saint Pierre et Paul était précédée de vigiles et de jeûnes des missionnaires du Tonkin occidental⁴³. Mais d'autres saints missionnaires faisaient aussi l'objet d'une dévotion populaire. On remarque la statue de Saint François Xavier dans l'église Sainte Marie de Hanoi, celle de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus sur les vitraux de la cathédrale de Hanoi ou bien sa statue à l'entrée du presbytère du Vinh Tri et dans l'église Sainte Marie de Hanoi. Une telle dévotion nous montre bien l'importance que revêtait l'action missionnaire dans la conscience des chrétiens vietnamiens.

Et il ne faut pas oublier Saint Dominique. Très présent dans les vicariats dominicains où l'on donnait son prénom à de nombreux convertis, il jouissait là de fastueuses cérémonies lors de sa fête-anniversaire : jeûnes, messes épiscopales et processions. Il était donc le pendant dominicain au culte de la Vierge qui était très pratiqué dans les vicariats des Missions Etrangères. Au Tonkin oriental, les cérémonies en l'honneur de Saint Dominique étaient fastueuses, l'église épiscopale était alors décorée de tentures. La veille durant la nuit débutait une procession aux flambeaux encadrant un palanquin qui portait l'image de Saint Dominique ; elle était amenée jusque sur l'autel. Puis, après la messe, on écoutait une lecture du panégyrique de Saint Dominique⁴⁴. Au Tonkin occidental, c'est la Vierge qui était l'objet de toutes les sollicitudes. En mai, mois de Marie, dans nombre de paroisses, des processions avaient lieu au son des tam-tams et des litanies, à l'ombre des parasols⁴⁵. Elles s'ébranlaient, notables en tête, précédant les porteurs de la statue, les porteurs de drapeaux, les joueurs de flûtes et de violons, puis la population chrétienne et les associations religieuses. Il en était de même dans la paroisse de Kim Long, près de Huê, où les enfants tenaient à la main des fleurs et de petites bannières ; les filles récitaient des litanies, les garçons de la paroisse chantaient des cantiques en langue locale, donc ni en français ni en latin, et les enfants de la Sainte Enfance entonnaient des hymnes et des antiennes.

Une femme pouvait donc être l'objet d'une dévotion et tenir un rôle de première importance. Mère du Christ et protectrice des affligés, Marie symbolisait, en tant que patronne de bien des paroisses, les axes de la pénétration chrétienne dans la société vietnamienne.

2) Un lieu de promotion pour les femmes et les exclus

⁴² On peut voir aujourd'hui sur le parvis entre le campanile et le lac s'élever les gigantesques statues des deux saints.

⁴³ Lettre de Mgr THEUREL à P. ALBRAND, 11 octobre 1862, Archives M.E.P., vol. 706, doc. 150.

⁴⁴ Lettre du Frère MUNOS aux membres du conseil central des O P F, 15 mai 1867, Archives O P F à Lyon, dossier E 85, doc. E 14007.

⁴⁵ Père GIROD, *Une tournée pastorale dans le vicariat du Tonkin occidental*, Mayet J., Lons le Saunier, 1882, p. 7.

Bien que le christianisme vietnamien pût s'enorgueillir de la présence en son sein de quelques mandarins, le gros de la population des paroisses était composé de paysans pauvres et de laissés-pour-compte de la société. Une des grandes novations introduites par le nouveau culte fut l'intérêt qu'il portait aux délaissés de la société vietnamienne : les pauvres et les femmes.

Une politique de resocialisation.

Etre chrétien dans le Vietnam du XIX^{ème} siècle, c'était être, dans le présent ou dans un futur plus ou moins proche, pauvre et en marge de la société. En devenant chrétien, le vietnamien se coupait de la religion traditionnelle ; ou alors il devenait chrétien car il avait déjà délaissé cette religion traditionnelle qui ne répondait plus à ses aspirations. Le chrétien était donc un déraciné volontaire ou forcé, il était hors de la société. Et l'une des raisons de l'implantation du christianisme fut sa capacité à s'intégrer dans le champ social vietnamien en tant qu'essai de société totale mais non totalement séparée de la société vietnamienne. Le néophyte ayant délaissé son cadre traditionnel et subissant un rejet, était introduit dans un nouveau 'monde' souvent plus contraignant que l'ancien. Bien encadré, il pouvait se réinvestir et retrouver confiance en soi et en ses qualités, d'autant que les critères de différenciation sociale n'étaient pas ceux de la société traditionnelle face auxquels il avait échoué. Dans les paroisses, l'ardeur de la foi et la confiance en Dieu comptaient plus que l'étude des textes. Le pauvre trouvait donc un lieu de resocialisation et l'oubli de sa vie passée. La paroisse, la chrétienté, sous la direction du prêtre ou des notables, choisis plus pour leur foi que pour leur richesse, se voyait comme un nouvel essai de la Cité de Dieu, premier pas vers la Cité céleste. La vie y suivait certes les rythmes humains, mais elle était surtout soumise au temps liturgique. Par une vie rythmée par les cloches, le déclassé accédait à un nouvel encadrement plus proche du monastère que de la vie parisienne. Sa foi lui permettait de concourir pour un nouveau *cursus honorum* où le don de soi était le paramètre dominant. Egal aux autres devant Dieu, il pouvait, à l'instar des esclaves des premiers temps de l'Eglise primitive, atteindre les premières places que la société traditionnelle avait réservées à d'autres.

Mais sa formation ne le prédisposait pas pour autant à devenir un homme de la France. La carence de sa formation en français en était la cause. En effet, les plus brillants ne se destinaient pas, avant la conquête française, à l'administration mais à la prêtrise. On est donc en présence d'une société parallèle, et non pas concurrente, qui resocialise les exclus de la vietnamité en leur proposant des pratiques et des valeurs contraignantes mais pas toujours irréconciliables avec la culture dominante.

Un grand intérêt porté aux femmes

Autres délaissées de la société patriarcale vietnamienne, éloignées de la direction des rites dans la religion traditionnelle, les femmes furent une composante importante de la communauté chrétienne.

Dans le cadre de la chrétienté, on réservait aux filles une attention particulière. Elles y recevaient une instruction spécifique de la part des autorités de la paroisse car, futures mères, elles étaient considérées, par des missionnaires venant des campagnes françaises à forte religiosité féminine, comme les gardiennes de la foi. Aussi, les missionnaires ne délaissaient pas, au contraire des lettrés confucéens, l'éducation des filles. Un enseignement fut mis en place pour elles. Il était entre les mains des " Amantes de la Croix " qui non seulement catéchisaient les filles, mais leur donnaient également une formation sinon professionnelle, du moins ménagère. Ce rôle traditionnellement dévolu à la mère dans la tradition vietnamienne, était donc capté par l'institution religieuse. De plus, il était nécessaire de donner une solide formation religieuse aux femmes car, dans les cas de pénurie de cadres lors des persécutions, elles pouvaient être amenées à diriger des communautés. Quant aux nouveaux dogmes, ils pouvaient les servir car ils défendaient la polygamie, ce qui équivalait à renforcer le rôle de la femme au sein du couple.

Mieux reconnues en ces temps de développement du culte marial, l'organisation religieuse des " Amantes de la Croix " leur était réservée.

Créée par Mgr. P. Lambert de la Motte en 1670 pour le vicariat tonkinois et en 1671 pour le cochinchinois, cette association regroupait des femmes vietnamiennes qui, après avoir prononcé des vœux simples, vivent dans le siècle et sont soumises à leur évêque⁴⁶. Même si le lieu de résidence est connu sous le nom de couvent dans les rapports missionnaires, les " Amantes de la Croix " vivent hors de la clôture par suite de l'atmosphère de persécution et de la nécessité de pouvoir se fondre rapidement dans la population. Le 'couvent' n'est donc en fait qu'un groupe de cases avec jardinets, une maison vietnamienne classique où " vivent en commun une dizaine de sœurs de tous âges, sous la direction d'une vice-supérieure " ⁴⁷.

La fonction première de cette association était la méditation quotidienne et la prière pour la conversion des infidèles⁴⁸. Mais elles se chargeaient aussi du secours aux malades et aux orphelins. Elles s'occupaient d'autre part du baptême des enfants *in articulo mortis* et des attaques " contre les vices quotidiens des chrétiens ". Dans le couvent situé bien souvent dans la chrétienté chef-lieu de la paroisse, la journée commençait tôt, à quatre heures du matin, par des oraisons, des méditations, des litanies et l'application de la discipline. Les sœurs prenaient deux repas par jour et faisaient maigre toute l'année sauf pour les fêtes de Pâques, Noël et Pentecôte, et

⁴⁶ Note inédite du P. J. GUENNOU, Archives.M.E.P., sans cote sans date.

⁴⁷ Père BENIGNE, (pseudonyme probable de Mgr. SOHIER), *20 ans en Annam ou mémoires du Père Bénigne*, publié par A.C. Roget, 1884, p. 133

⁴⁸ Règlement des " Amantes de la Croix ", Archives.M.E.P., vol 278, p. 507 .

jeûnaient tous les vendredis. Le soir, la journée s'arrêtait vers neuf heures trente par un examen de conscience suivi de la prière. Mais entre les prières, le travail manuel était la règle. Outre l'entretien du linge d'église, la fabrication du pain de messe et le catéchisme, les sœurs avaient en charge l'éducation matérielle des enfants et des filles à qui on enseignait un métier manuel. Ainsi, le couvent de Di Loan, district de Dac To, province de Quang Tri, dans le vicariat de Cochinchine septentrionale, comptait un atelier de tissage et une école de broderie, signe de l'introduction de techniques occidentales au Vietnam.

3) *Tranfert de technologie*

Dans l'artisanat

En 1867, le Père Marie se fit envoyer par sa famille les pièces d'un métier à tisser et des échantillons dont il allait doter sa communauté afin de la rendre, d'une part plus autonome dans ses consommations textiles, et d'autre part plus apte à gagner de l'argent grâce à la vente de ses fabrications.

Mes chers parents, [...], si vous trouvez quelques vieux tisserands dont le métier⁴⁹ ne sert plus à rien, je vous serais bien reconnaissant si vous m'envoyiez ce métier. Bien entendu, je n'aurai pas besoin des bois qui soutiennent le métier, pas plus que des rouleaux qui s'y trouvent mais seulement des parties qui sont à l'endroit où passe la navette et où se fait la toile[...]. Quand je vous parle d'un métier, je veux parler des métiers à toile fine comme ceux où l'on fait des mouchoirs [...]. Cette petite chose-là [...] serait un bien grand service [...] à mes pauvres chrétiens, qui ne savent encore guère s'y prendre pour se confectionner des habits [et] les mettraient à même de gagner leur vie⁵⁰.

On voit donc un réel souci d'éducation technique de la part des missionnaires qui allèrent jusqu'à tenter l'introduction de nouvelles variétés de plantes comme le café dans certaines régions de la Cochinchine septentrionale, ce qui tranche avec les conceptions les plus traditionnelles de la société vietnamienne. Mais le développement d'une éducation nouvelle ne pouvait se faire qu'en parallèle avec celui d'un média sinon nouveau du moins plus largement répandu : l'imprimé.

La technique au service du christianisme : les imprimeries missionnaires

Parallèlement aux Chinois qui, dès 1856, avaient introduit les caractères mobiles à la Cour de Huê, ce fut surtout à travers l'imprimerie que se manifesta, *via* les missionnaires, la technicité occidentale.

⁴⁹ Les expressions soulignées le furent par l'auteur du document.

⁵⁰ Lettre du Père MARIE à sa famille, 23 janvier 1867, Archives.M.E.P., dos. DH 330/1, série 1, doc. 18.

Très tôt, chaque vicariat essaya de se doter d'une imprimerie. Mais ce furent les grandes missions qui eurent le matériel le plus performant. En 1856, dans le sud, c'était le vicariat de Cochinchine occidentale et dans le nord, celui du Tonkin occidental⁵¹. C'est aux alentours de Ke So, dans la chrétienté de Ke Nhau, que l'imprimerie du vicariat tonkinois fut construite. On y logea aussi les personnels y affairant : menuisiers, graveurs, composeurs, relieurs et cartonniers. Le travail y était artisanal. On y éditait des livres en langue vietnamienne et en caractères quôc-ngu et chu-nôm. Au milieu du XIX^{ème} siècle, les missionnaires ne possédant pas de caractères de ce type, mobiles et en plomb, ils faisaient graver les planches en caractères vietnamiens sur du bois tendre et c'était à Ke Vinh, que se tenait l'imprimerie en caractères romains qui servait à imprimer les documents en latin⁵². Il fallut attendre le P. Godart pour que l'imprimerie de Ke Nhau soit transférée à Ke So et modernisée. Les caractères annamites sur planchette de bois furent remplacés par des caractères mobiles en plomb et, en 1871 arriva de France, du matériel d'imprimerie, de lithographie et de reliure moderne.

Dès 1869, Mgr. Puginier avait à réorganiser et développer l'œuvre de la presse, si nécessaire au progrès de la grande mission. Ses précurseurs, au commencement du siècle dernier [XIX^{ème} siècle] avaient bien installé une imprimerie en caractères annamites (chu-nôm) gravés sur des planchettes, et ce moyen, quoique primitif, avait permis de fournir à la mission plusieurs ouvrages de grande qualité ; sous Mgr. Retord, on s'était procuré une petite presse à caractères mobiles pour les imprimés les plus courants, mais cela ne suffisait pas. Mgr. Puginier avait donc commandé en France un très important matériel d'imprimerie, lithographie et reliure.⁵³

Les ouvrages en langue vietnamienne eurent donc une aussi bonne facture que ceux qui étaient édités en langue latine. Les ouvrages imprimés au Tonkin occidental étaient vendus dans tout le Vietnam chrétien. Et ce ne fut qu'à la suite de la destruction de l'imprimerie de Ke Nhau, au début des années 1860, que le vicariat de Cochinchine orientale se dota d'une imprimerie. Le travail y était effectué par les " Amantes de la Croix " qui gravaient les caractères dans le bois tendre, imprimaient et reliaient les ouvrages⁵⁴. La production n'était pas très importante mais elle permettait de pallier pour un temps la défection de l'imprimerie tonkinoise⁵⁵. La

⁵¹ En 1855, c'est Mgr. THEUREL qui s'occupe, en plus de ses fonctions de direction et d'enseignement au collège, de l'imprimerie de la mission. Il y termina la grammaire latine en vietnamien commencée par Mgr. Retor. Archives M.E.P, dos. L5, doc. 55.

⁵² Abbé J. MOREY, *Mgr. THEUREL*, librairie Lecoffe, 1876,

⁵³ Compte rendu des travaux de la Société des Missions Etrangères, 1919, p. 176.

⁵⁴ Père BENIGNE, *20 ans en Annam ou mémoires du Père Bénigne*, publié par A.C. Roget, 1884, p.185.

⁵⁵ Voir la liste des œuvres éditées à Ke So par le P. GIROD, P. LAUNAY, *Mémorial de la Société des Missions Etrangères*, biographie du P. Girod.

majorité des ouvrages publiés fut bien sûr religieuse. On ne compte que peu de livres de classe, grammaires ou dictionnaires, à l'usage des missionnaires, car ils étaient depuis longtemps en circulation. Les premières traductions partielles de la Bible imprimées au Vietnam datent de bien avant le XIX^{ème} siècle. De même, les publications des lettres pastorales ne furent que rarement mentionnées dans les répertoires car elles étaient trop communes. En revanche, on trouve nombre de livres en vietnamien et en chinois. La plupart des ouvrages traitaient de religion mais un certain nombre s'intéressait à des matières plus profanes : cours pour commerçants, arithmétique, cours de géographie et cartes de l'Europe et de l'Asie. Ici se pose le problème des caractères. Les livres en vietnamien étaient-ils édités en quôc-ngu, la graphie développée par le P. de Rhodes ou en chu-nôm, la graphie nationale vietnamienne de l'époque? Là encore les documents sont peu explicites. Dans le *Mémorial de la Société des Missions Etrangères* du P. Launay, on parle le plus souvent de caractères vietnamiens, ce qui pourrait désigner les deux types de caractères, quôc-ngu et chu-nôm. Mais parfois, on trouve la mention de caractères latins pour des ouvrages en langue vietnamienne :

Catéchisme diocésain, 3000 exemplaires, précédemment imprimé par l'imprimerie en caractères seulement, est imprimé pour la première fois en caractères latins, dits quoc-ngu, qui sont une transcription des caractères idéographiques. Désormais le catéchisme à l'usage des fidèles est imprimé en deux éditions : 1° en caractères annamitiques (idéographiques) 2° en quôc-ngu (transcription latine).⁵⁶

Il faut donc voir plutôt dans ce cas une mention des caractères latins mais vietnamisés : le quôc-ngu. Donc, lorsqu'on lit caractères vietnamiens, on peut penser qu'il faut comprendre le plus souvent chu-nôm. On possède par ailleurs des livres en chu-nôm édités postérieurement ainsi que des ouvrages en quôc-ngu pour la période postérieure. On peut donc supposer sans trop risquer de se tromper, que les missionnaires ont édité non seulement des livres en caractères quôc-ngu mais aussi en chu-nôm et peut-être en plus grand nombre dans la seconde graphie que dans la première. Malheureusement, faute de preuves matérielles tangibles avant l'année 1884 (des séries de livres en chu-nôm édités à l'époque) ce raisonnement ne peut rester pour le moment qu'au stade de l'hypothèse sérieuse⁵⁷.

La paroisse fut donc le lieu d'introduction d'une religion nouvelle mais aussi, avec le temps, de nombre d'innovations techniques ou culturelles qui n'avaient pas pour but de favoriser l'arrivée de la France mais seulement d'aplanir le terrain pour une christianisation du pays.

⁵⁶ P. LAUNAY, *Mémorial de la Société des Missions Etrangères*, T2, biographie du P. Godard, travail de l'année 1884, 1912.

⁵⁷ Nonobstant ces réserves, cette hypothèse semble être partagée par certains chercheurs vietnamiens rencontrés lors d'un séjour durant l'été 1995 et par le père archiviste des M.E.P.

II. LA CHRETIENTE, LIEU DE CHRISTIANISATION DE LA TRADITION VIETNAMIENNE

Lorsque les missionnaires s'installèrent au Vietnam, ils découvrirent une organisation communale bien structurée. Plutôt que de l'attaquer, ils s'y immiscèrent. Comme au Mexique, “ le missionnaire ne crée pas, il transforme sur le plan chrétien ce qui se trouve déjà dans les coutumes païennes ”⁵⁸.

1) *Cadre territorial et statutaire*

Constituée lors des persécutions, la paroisse vietnamienne ne recouvrait pas plus les cadres communaux que les vicariats ne le faisaient pour les cadres provinciaux. La plupart du temps, la paroisse réunissait un certain nombre de chrétientés qui étaient soit des groupements épars de chrétiens qui continuaient bien souvent à vivre dans leurs communes d'origine, soit des hameaux séparés. Toutefois, les deux termes de paroisse et de chrétienté pouvaient se recouper. La paroisse constituait ainsi le cadre de base de la vie chrétienne, mais avec des formes et des dimensions forts différentes selon les lieux et les époques. Cependant, avec la paix, après 1865, les missionnaires purent à nouveau tenter de convertir des communes entières et créèrent des paroisses ayant un statut communal. Ainsi, en 1870, dans le vicariat de la Cochinchine septentrionale, on peut citer le cas d'une création communale chrétienne.

[...] la faveur à laquelle j'attache le plus de prix est la concession absolue d'un très vaste et très fertile territoire, dont je vous ai souvent parlé, non seulement pour y établir une ferme mais pour y fonder une commune avec maire, adjoint et toute la municipalité. Nos colons ne sont obligés de payer l'impôt que dans six ans et ils ne sont requis pour la milice que dans dix ans. Tous les experts font l'éloge de ce terrain.⁵⁹

Ainsi, on a la preuve de la reconnaissance par le gouvernement vietnamien de la création d'une commune chrétienne : la ferme de St Joseph des Monts. Et quelques années plus tard, on pouvait lire sous la même plume :

Cette année (1875) j'ai entrepris pour la Sainte Enfance la fondation d'une nouvelle ferme, à laquelle j'ai donné le nom de ferme de l'Enfant Jésus [...]. Le gouvernement annamite nous a fait la concession de ce terrain ; des mandarins délégués ad hoc, ont planté les bornes tout autour, et ont fixé les impôts qui sont très légers. Cette ferme n'est considérée que comme une extension de la commune de St Joseph des Monts ; elle sera soumise au même maire et à la même

⁵⁸ H. RICHARD, “ *La conquête spirituelle du Mexique* ”, p. 333 .

⁵⁹ Lettre de Mgr SOHIER aux directeurs de l'Œuvre, 31 janvier 1870, *Annales de la Propagation de la Foi*, fév. 1872, p. 265.

administration, sans augmentation de soldats, ni de corvées, ce qui est un avantage immense.⁶⁰

On a donc, si ce que dit Mgr. Sohier est vrai (mais il n'y a pas de raison majeure de mettre ici ses dires en doute), la preuve qu'un village chrétien avait le statut de commune. Nous avons ici affaire à une création de commune, ce qui implique que le culte chrétien était bien reconnu et intégré dans l'architecture religio-administrative du Vietnam. Jésus pouvait être considéré comme un génie tutélaire vietnamien.

2) Une organisation à première vue calquée sur celle du village traditionnel

De fait, le village vietnamien rappelait par bien des aspects le bourg médiéval. Ce bourg était, pour les missionnaires, fils de paysans élevés dans le culte d'un christianisme romantique, le symbole mythique d'un christianisme médiéval triomphant. Comme le bourg médiéval, le village vietnamien était entouré par une muraille, cette haie de bambous qui assurait et symbolisait son autonomie face au pouvoir central alors qu'il rayonnait sur son plat pays.

La commune regroupant le village central et les hameaux qui en dépendaient était dirigée par un conseil de notables qui assurait l'administration, la justice, la répartition des terres communales et la collecte de l'impôt ainsi que le culte local au génie tutélaire du village⁶¹. Les notables étaient élus par les hommes âgés de 18 à 60 ans, inscrits sur les rôles des habitants usufruitiers de rizières et payant l'impôt. En fait, les notables faisaient partie de l'oligarchie financière et/ou intellectuelle du village.

Les notables, outre la direction du village, contrôlaient l'action du *ly-truong*⁶². Celui-ci servait de relais entre le pouvoir villageois et le pouvoir central. Et, loin d'être le centre du conseil, il n'était qu'un des aspirants à la fonction de notable, choisi par entente amiable entre les différentes factions du village, avec l'accord du mandarin dont dépendait la localité. Pour leurs réunions, les notables se rassemblaient dans le Dinh ou maison commune, qui servait indistinctement de salle de conseil, où étaient traitées les affaires du village, et de lieu de culte, où l'on faisait les sacrifices au génie tutélaire du village.

En observant une chrétienté vietnamienne, on remarque bien des similitudes avec ce que nous venons de décrire⁶³. Comme le village traditionnel, la chrétienté de quelque importance avait une haie de bambous qui la protégeait des éventuels ennemis mais aussi des yeux indiscrets. Elle avait aussi son conseil des notables ; mais cette fois, il était plutôt choisi par le prêtre que par l'oligarchie locale. Les débuts de la christianisation du Vietnam datant de près de deux siècles, cette chrétienté pouvait

⁶⁰ Lettre de Mgr SOHIER au directeur de l'Œuvre de la Sainte Enfance, 1er juin 1875, *Annales de la Sainte Enfance*, 1876, p. 184.

⁶¹ A+B, *Variétés tonkinoises*, p. 197.

⁶² Que l'on traduit improprement par maire car le *ly truong* n'avait qu'un pouvoir commis et non un pouvoir de décision.

⁶³ Voir tableau comparatif page ci-après.

être une création ancienne résultant de la conversion d'un village. Cependant c'était le plus souvent l'excroissance chrétienne d'un village ; elle s'était ensuite séparée de la partie païenne. Ainsi la chrétienté de Hoc Môn, dans le vicariat du Tonkin occidental, fut érigée grâce au patronage, et sur les terres, d'un riche propriétaire. Il fit bâtir une église pour le nouveau hameau et y lotit un groupe de chrétiens venant des villages alentours⁶⁴. A l'instar du village traditionnel, la chrétienté avait son lieu de culte, son église ou sa chapelle, qui rappelait le Dinh, où l'on célébrait le Saint Patron (et non le génie tutélaire), pour lequel on festoyait lors de sa fête-anniversaire. Ce jour là, c'étaient les notables qui menaient les cérémonies quand il n'y avait pas de prêtre sur place. On priait et on tenait banquet. Comme dans le village traditionnel, les habitants étaient inscrits, mais après leur baptême seulement, sur le " So Nhan Danh ", et étaient intégrés à la chrétienté à partir de leur septième anniversaire. Comme les autres Vietnamiens, les chrétiens étaient répartis en trois classes : les vieillards de plus de 60 ans, les adultes entre 18 et 59 ans et enfin les jeunes de 7 à 17 ans. Les vieillards étaient exemptés des corvées ; les femmes âgées de plus de 50 ans dirigeaient les actions caritatives, les campagnes de baptêmes et l'éducation religieuse des jeunes filles.

Les adultes étaient répartis en deux classes : les hommes majeurs, entre 31 et 59 ans, et les jeunes hommes, de 18 à 30 ans. C'étaient eux qui supportaient l'essentiel de la charge fiscale du village. Quant aux femmes, celles qui étaient majeures s'occupaient des organisations pieuses et les plus jeunes travaillaient. Les plus jeunes, de 7 à 12 ans, faisaient partie des chœurs pour les prières et les chants durant l'office. L'organisation de la chrétienté par classes d'âge reprenait donc la division vietnamienne classique ; on y ajoutait seulement des activités religieuses.

Mais celui qui dirigeait en fait la chrétienté était le prêtre. Il résidait en tant que curé dans la chrétienté la plus importante de la paroisse. Il était le père spirituel de la paroisse, qu'il administrait parfois souverainement. Le prêtre habitait dans le presbytère, à quelque distance de l'église. Il y logeait nombre de garçons ou d'adultes réunis dans la " Maison Dieu ". Ceux-ci l'aidaient dans sa vie de tous les jours, en le servant, en s'occupant de la rizière ou en tenant l'école paroissiale lorsqu'ils étaient catéchistes. Un économiste s'occupait de la gestion de la petite communauté dont les comptes étaient vérifiés par l'évêque. Pour aider le prêtre, il y avait dans la chrétienté un certain nombre de catéchistes. Ils formaient d'ailleurs dans les vicariats tonkinois une organisation spécifique. Ils constituaient donc un institut séculier dont la formation était l'objet de toute l'attention des missionnaires, car c'était un vivier de futurs prêtres autochtones⁶⁵.

⁶⁴ MAI-DUC-VINH, *La participation des notables des chrétientés vietnamiennes au ministère des prêtres (recherches historico-pastorales), 1533 -1953*, thèse de doctorat en théologie, Rome, 1977, p. 138.

⁶⁵ MAI-DUC-VINH, *op. cit.*, p. 19.

Tableau des organigrammes de la chrétienté vietnamienne et du village traditionnel dans les années 1860-1880

	Chrétienté	Village traditionnel
Direction	En théorie, elle appartient au conseil des notables élu par la population des inscrits. En fait, l'élection est largement contrôlée par le prêtre qui 'propose' des candidats choisis sur des critères plus religieux que profanes.	En théorie, elle appartient au conseil des notables, élus par la population des inscrits. En fait, les résultats de l'élection reflètent les rapports de force entre les différents groupes de l'oligarchie locale et elle est le résultat d'un consensus.
Relations avec l'extérieur	Elles sont sous l'autorité théorique du <i>Ly-truong</i> (maire). Mais ce dernier n'est qu'un écran entre le prêtre et le pouvoir vietnamien.	Elles sont sous l'autorité théorique du <i>Ly-truong</i> (maire). Celui-ci n'a pas de pouvoir de décision mais seulement un pouvoir commis. Il est choisi suite à un accord entre le mandarin local et le conseil des notables.
Schématisation	<p>Diagramme de la chrétienté vietnamienne : Le Prêtre (PRETRE) est au sommet. Il exerce la direction (indiqué par deux flèches diagonales) sur le Ly TRUONG (à gauche) et le CONSEIL DES NOTABLES (à droite). Le Ly TRUONG nomme (indiqué par une flèche horizontale en pointillés) le CONSEIL DES NOTABLES. Les INSCRITS (à la base) élisent (indiqué par une flèche verticale) le CONSEIL DES NOTABLES.</p>	<p>Diagramme du village traditionnel : Le CONSEIL DES NOTABLES est au sommet. Il est nommé (indiqué par une flèche horizontale en pointillés) par le LY TRUONG (à gauche). Les INSCRITS (à la base) élisent (indiqué par une flèche verticale) le CONSEIL DES NOTABLES.</p>

Une forte tendance à l'autonomie

Entrant dans le moule traditionnel vietnamien, les missionnaires devaient préserver l'autonomie de la commune face au pouvoir central. Bien plus, ils devaient tenter de la renforcer lorsque les conditions le permettaient. En cela, ils ne faisaient que répondre au rêve de certains d'ériger les paroisses en nouvelles "réductions", sanctuaires du monde chrétien, en milieu païen. Le fait n'était pas nouveau. Déjà, aux Philippines, le clergé espagnol avait tendu à faire de la colonie une "monarchie monastique"⁶⁶. L'Eglise y détenait le monopole scolaire et omettait d'y enseigner l'espagnol⁶⁷. Mais c'est d'Amérique Latine que semblait provenir le modèle. En effet, lorsqu'on collecte aujourd'hui les souvenirs hérités de la tradition orale dans les grands centres chrétiens de l'époque, on est frappé par les similitudes avec l'organisation des réductions du Paraguay. Comme outre-Pacifique, les missionnaires au Vietnam, à l'instar des Jésuites, avaient tenté de créer des communautés autonomes et toutes dévouées à l'Eglise. Ils n'y réussirent que dans les chrétientés majeures, comme Ke So, où se conjuguèrent l'unanimité chrétienne et un solide encadrement missionnaire.

Là, sous la rude domination de Mgr Puginier, la paroisse avait pu se renforcer et tenter de devenir une entité autonome toute dévouée à son chef, une place de sûreté pour les chrétiens, comme l'avait été La Rochelle pour les Réformés. La chrétienté centrale de Ke So était un important centre religieux, chef-lieu du Vicariat du Tonkin occidental, résidence de l'évêque, proche de Phu Ly, à quelque soixante-dix kilomètres au sud de Hanoi. Aussi la chrétienté était une place forte proche du fleuve pour les communications et des rochers de Hoa Lu pour le refuge en cas de besoin. Nous sommes dans un îlot chrétien comme l'était Phat Diem. Mais Ke So n'était pas au milieu de nulle part, isolé du reste du monde ; la chrétienté était au contraire dans un riche delta densément peuplé et ne pouvait donc pas se couper du monde extérieur. De plus, les vicariats après 1862 semblent relever de l'autorité des mandarins, même si les missionnaires essayent parfois de les ériger en territoires immunisés. Nous ne pouvons encore affirmer le statut communal de la chrétienté de Ke So car le Kham dinh Dai Nam hoi dien su lê tuc bien, qui pourrait nous éclairer en nous livrant la liste des cadres cantonaux vietnamiens anciens, est toujours incomplètement traduit. Le pouvoir central était présent dans les provinces, et les chrétientés, comme tous les villages vietnamiens, durent composer avec cette donnée. Donc, plus qu'adapter un modèle, les missionnaires ont détourné à leur profit une tradition locale qui répondait à leur désir ; en outre, elle leur rappelait des temps depuis longtemps révolus dans leurs campagnes d'origine.

Se détournant de la modernité et de l'accélération de l'histoire, ils avaient fait leurs aspirations romantiques de l'époque. Ils partaient ainsi à la recherche de deux entités mythifiées, à la fois dans l'espace et dans le temps : d'une part l'ailleurs oriental

⁶⁶ M. MANGIN, *Les Philippines*, Karthala, Paris, 1993, p.53.

⁶⁷ Il fallut attendre 1863 pour que la langue de la métropole soit obligatoire. M. MANGIN, *op. cit.*, p. 54.

; et d'autre part le Moyen Age chrétien centré sur son église. En Europe, c'est à travers l'art que s'exprimait le regain d'intérêt pour ces valeurs que le courant romantique avait remis à l'honneur ; mais au Vietnam, on pouvait espérer les vivre.

3) Le bâti religieux

L'augmentation, depuis 1875, des subsides, la paix revenue et l'accroissement du nombre des chrétiens poussèrent les missionnaires à développer les lieux de cultes. Les trois vicariats du Tonkin occidental et des Cochinchine orientale et septentrionale comptaient 854 lieux de culte en 1879 contre 856 en 1883. L'évolution générale était faible mais elle recouvrait de très fortes disparités. Ainsi, elle était fortement positive dans les vicariats des Cochinchine septentrionale et orientale. Ils passaient de 284 églises et chapelles en 1879 à 347 en 1883. Le grand perdant était le vicariat du Tonkin occidental qui payait là son tribut à la situation de crise qu'il connut après 1882. Il perdait en quelques mois près de 120 églises et chapelles, 595 lieux en 1881 contre 475 en 1882. En revanche, la paix permettait aux chrétiens de proclamer leur foi en l'avenir par des constructions plus solennelles et durables. La période de la fin des années 1870 et du début 1880 ne fut plus celle des chapelles de torchis et des autels pliables. Le christianisme voulait se montrer. Par exemple, une grande croix dressée sur un proche sommet dominait la chrétienté de Hoa Nho dans la province de Thanh Hoa, montrant sa Foi et sa volonté d'expansion⁶⁸. Partout, les missionnaires et les prêtres vietnamiens embellissaient ou reconstruisaient. A Haiphong, Mgr Colomer envisagea en 1881, la construction “ d'une église élégante ” pour pouvoir rivaliser avec les belles constructions du consulat⁶⁹. Et à Hai Duong, il fit construire une cathédrale. A Hanoi, la communauté française n'était pas encore suffisante. Il fallut attendre 1885 pour voir la construction de la cathédrale St Joseph⁷⁰. Avant, l'église de la mission était, selon la comtesse de Kergaradec,

plutôt une assez grande chapelle de style annamite dont la toiture était soutenue par des colonnes de bois, qui laissaient circuler l'air, car il n'y avait pas de mur⁷¹.

Ce bâtiment fut détruit par les Pavillons Noirs en 1883 et rebâti en dur l'année suivante. C'est cet édifice, doté d'un étage et servant de chapelle, que l'on peut encore

⁶⁸ COA HUY THUAN, “ Les missionnaires et la politique coloniale française au Viêt-nam 1857-1914 ”, *The Lac Viêt séries*, n° 13, Yale Southeast Asia studies, Faculté d'Amiens, 1990, p. 23.

⁶⁹ Lettre de Mgr COLOMER aux membres des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 21 mars 1881, Archives.O.P.F. à Lyon., dos. E 85, doc. E 14055.

⁷⁰ *Compte rendu des travaux de la Société des Missions Etrangères*, 1919, p. 221.

⁷¹ Souvenirs de la comtesse de KERGADEDEC, Centre n° 1 des Archives du Vietnam, Hanoi, fonds des Amiraux et gouverneurs, doc. n° 284, p. 2.

aujourd'hui voir dans l'enceinte du séminaire à Hanoi. En 1881, il n'y avait donc pas de construction religieuse spécifiquement destinée aux Européens.

La première église en dur de Hanoi fut la chapelle St Marie, édifiée en 1883-1884 pour les sœurs de S^t Paul de Chartres qui suivaient les troupes françaises d'invasion. Son plan est basilical. La nef centrale, de huit travées sous croisée d'ogives, est bordée par des collatéraux voûtés comme la nef. L'ensemble donne sur un chœur en cul de four, dont le fond est rehaussé de boiseries à claires-voies. Ce dernier est encadré par quatre colonnes à chapiteaux à feuilles d'acanthé. Nous sommes donc en présence d'une construction de type occidental qui sacrifie peu à l'art local, sauf en ce qui concerne l'orientation : ouest-est (alors que Jérusalem se trouve à l'ouest), et la décoration intérieure ainsi que celle qui surmonte la façade.

Ce fut donc dans le Delta et à l'intention exclusive des Vietnamiens qu'allaient pousser les premières cathédrales du Vietnam encore indépendant. Dès 1876, le Père Six, à Phat Diem, débutait la construction d'une église qui devait s'intégrer dans le futur ensemble épiscopal et plus tard, Mgr Puginier lançait la construction de la cathédrale de Ke So qui fut terminée en 1881⁷². Ces deux ensembles architecturaux peuvent être considérés comme les exemples des deux styles qui allaient dominer dans l'édification des différentes églises au Vietnam durant la fin du XIX^{ème} siècle. La cathédrale de Ke So, qui fut construite selon les idées de Mgr Puginier, fut édifiée, comme sa cadette, la cathédrale de Hanoi, dans un "style semi-gothique"⁷³, ou néogothique, comme il s'en faisait en France à l'époque. Elle était cependant rehaussée de décorations orientales sur la façade du toit.

De grandes dimensions (cinquante mètres de long sur vingt-quatre de large), sa façade s'ouvrait sur cinq portails. Elle était donc bien plus large que la façade de la cathédrale de Hanoi qui lui fut pourtant postérieure et qui fut construite sous la paix française. La façade de la cathédrale de Ke So est flanquée de deux tours qui abritent les cloches et où, au XX^{ème} siècle, on installa un grand orgue. Haute de trois niveaux d'arcatures, la cathédrale possède une longue nef bordée de deux nefs collatérales dont les voûtes sont en croisée d'ogives. Le chœur décoré de boiseries donne sur un système de niches qui abritent sur trois hauteurs des statues surplombant l'autel.

Cette cathédrale fut le prototype de bien des églises au Vietnam et en premier lieu de la cathédrale de Hanoi. Cet édifice de moindre dimension fut construit sous la direction de Mgr Puginier en 1885. Le plan fut le même qu'à Ke So, mais la cathédrale était moins imposante. Sa façade ne comportait que trois portes et sa nef deux travées de moins. De plus, son parvis donnait sur une placette qui ne pouvait rivaliser avec le vaste espace de la mission du Tonkin occidental.

A cet ensemble de style néogothique répondait le complexe de Phat Diem, de style résolument local.

⁷² Lettre du comte de KERGADE à sa tante, 15 décembre 1880, Centre n° 1 des archives du Vietnam, Hanoi, fonds des Amiraux et gouverneurs, doc. n° 284.

⁷³ *Ibidem*.



La façade de la cathédrale de Phat Diem (coll. privée)

Les opérations préparatoires à la construction du complexe commencèrent au début des années 1880 (donc sensiblement en même temps que ceux de Ke So) par un long travail de remblaiement des fondations. Dix années de labeur, contre deux pour la cathédrale de Ke So, furent nécessaires pour assurer la stabilité du sol dans cette zone gagnée sur la mer⁷⁴. La première construction fut “ l'église de pierre ” qui, en 1883, flanqua la cathédrale au nord-ouest. Elle faisait partie d'un groupe de quatre églises qui allait enserrer l'édifice central, construit en 1891 et entouré par le chemin de pèlerinage. La chapelle du *Coeur Immaculé de Marie* (église de pierre) offre un plan basilical de 18 mètres de long sur 9 de large. Mais la façade est entourée de deux tours à cinq niveaux calquées “ sur la tour "Thap But" [tour du pinceau]... à Hanoi ”⁷⁵. Ce mélange des styles oriental et occidental n'est pas chose neuve en Asie et se retrouve aussi en Chine dans d'autres églises comme à Kouy Yang dans la province du Guang Dong. Plus caractéristique est l'église principale, la future cathédrale. “ Son style s'inspire des canons architecturaux traditionnels des pagodes ”⁷⁶. Longue de neuf travées, la nef principale est bordée de six rangées de colonnes en bois de fer et les murs collatéraux sont ouverts par des panneaux de bois qui sont autant de portes donnant sur l'extérieur. Quant à l'ensemble du complexe ecclésiastique de Phat Diem

⁷⁴ *Guide du pèlerin et du touriste à Phat Diem*, p. 5.

⁷⁵ *Guide...*, *op. cit.*, p. 8.

⁷⁶ *Guide...*, *op. cit.*, p. 5

dont les plans furent contemporains de ceux de la cathédrale de Ke So, son agencement relève essentiellement des canons de l'esthétique asiatique.

La cathédrale et l'ensemble architectural ne sont pas, comme en France, orientés est-ouest, ni ouest-est comme à Ke So ; mais ici nord-sud. Au sud de la cathédrale, il existe un parvis et à son avant, un campanile à trois étages, le “ Phuong Dinh [...] construit sur le plan traditionnel des maisons communales de la région ”. Celui-ci domine un vaste étang carré. De l'étang part une rue vers le fleuve Dai. A l'arrière de la cathédrale se trouvent trois amoncellements rocheux créés par les chrétiens et connus aujourd'hui sous la dénomination de “ calvaire ”, “ grotte de Bethléem ” et “ grotte de Lourdes ”⁷⁷. La cathédrale est donc encadrée au nord par des montagnes symboliques et au sud par de l'eau. Les grandes directives de la géomancie chinoise sont respectées et il est intéressant de faire un parallèle entre la disposition des grands ensembles autour de la cathédrale et l'organisation du Van Miêu, le temple de la littérature, érigé en 1070 dans la future Hanoi. Le temple Van Miêu est orienté face au sud. Il est précédé par un vaste bassin quadrangulaire, le *Thien quang Tinh* [puits où se reflète l'éclat du soleil]⁷⁸ (ou plutôt la clarté céleste). Puis on entre dans la cour du temple par la porte “ Dai Tanh ”, une tour à étage qui possède un gong. Les des montagnes, les temple, cour, porte “ Dai Thanh Mon ” et bassin “ Thien-quang Tinh ” sont à mettre en rapport avec les bâtiments plus récents de Phat Diem, grottes, cathédrale, esplanade, porte-campanile et étang. On peut en conclure qu'avec ses ses montagnes artificielles au nord, son campanile dénommé *Dinh*, son étang et la construction de la cathédrale semblable à un *Miêu*, l'ensemble architectural de Phat Diem répond plus aux canons de la construction chinoise classique qu'à ceux du style néogothique. Les chrétientés du delta du fleuve Rouge firent émerger deux styles architecturaux différents. L'un, lancé par Mgr Puginier, était celui des cathédrales néogothiques dont Ke So et Hanoi furent les archétypes. Ces constructions étaient certes destinées aux Vietnamiens mais aussi aux Occidentaux, surtout dans le cas de la cathédrale de Hanoi. Par la volonté des missionnaires, elles reprenaient, des caractéristiques européennes. A Phat Diem, en revanche, se constitua un style purement vietnamien qui essaima par la suite dans le delta du fleuve Rouge. On a donc là un exemple de christianisation des traditions architecturales vietnamiennes, qui, avec les chants alternés du Père Six, servirent de base à un christianisme authentiquement vietnamien. Ce christianisme était en plein essor. Il rêvait de reconnaissance sociale. Seules l'étude et les études pouvaient la lui donner.

⁷⁷ Voir plans page ci-après.

⁷⁸ MADROLES, *Manuel du voyageur en Indochine du nord*, 1939, p. 18 et voir le plan de l'ensemble page ci-avant.

4) Une éducation en parallèle avec le modèle traditionnel vietnamien

Une organisation pyramidale

Systématisée lors des recommandations du synode de Cochinchine de 1880, l'organisation scolaire s'est mise en place sous la direction des missionnaires.

Même durant les périodes de persécutions d'Etat, les efforts de formation des chrétiens avaient toujours été vifs, répondant en cela aux *monita* et à la tradition scolastique vietnamienne. La formation chrétienne était à la charge des catéchistes et des prêtres. Mais le plus souvent, les notables y tenaient le rôle majeur. C'est dans la paroisse qu'avait lieu la formation de base, pour autant que les conditions matérielles le permettaient. Les enfants étaient regroupés autour du prêtre lorsqu'il était présent ou autour d'un notable. Mais ce fut surtout avec la paix de 1862⁷⁹ que l'édifice éducatif se structura. Avec l'apaisement des troubles et la liberté officielle de religion, le nombre des prêtres augmenta et donc celui des formateurs de formateurs.

On vit alors un début de maillage scolaire s'organiser dans le Vietnam chrétien en parallèle avec le maillage confucéen. De ce maillage des écoles paroissiales qui vivaient au gré des épreuves et des capacités locales, émergèrent des centres, les résidences missionnaires et surtout la résidence épiscopale. Si l'école paroissiale tenue par le prêtre vietnamien ou le missionnaire isolé entretenait le goût de l'étude, c'était au chef-lieu de mission que l'encadrement scolaire était le plus performant. Là étaient concentrés tous les rouages éducatifs. A la base se trouvait la " Maison Dieu ", où le curé ou le vicaire vivaient entourés de quelques catéchistes, d'adolescents et de quelques vieux domestiques. Le prêtre y était considéré comme le père nourricier de tous. Il y formait les adolescents à la lecture et à l'écriture aussi bien en chinois qu'en latin⁸⁰, alors que les enfants plus jeunes avaient été catéchisés et les plus doués alphabétisés par les catéchistes. Nous trouvons ici une organisation parallèle au modèle confucéen où le catéchiste joue le rôle du lettré. Mais le système chrétien ajoutait l'étude du latin à l'apprentissage du chinois. La communauté chrétienne n'était donc pas coupée de la culture autochtone ; simplement certains ajouts et quelques transformations avaient été opérés.

Une formation vietnamo-latine

La journée scolaire était longue car on y mêlait enseignement et vie religieuse.

⁷⁹ Le traité de 1862 ratifié à Hué en 1863 marque la fin des persécutions d'Etat, mais pas des persécutions locales.

⁸⁰ Père X. L. GIROD, *Souvenirs franco-tonkinois 1879-1886 par un missionnaire*, Société St Augustin, Desclée, Brouwer et Cie, 1900, p. 68.

A cinq heures⁸¹, on frappe le tam tam. Aussitôt ouvriers, nourrices, enfants se lèvent et se rendent à l'église pour la prière et pour entendre la messe⁸². Après la messe a lieu le premier repas de la journée et chacun se rend ensuite à son ouvrage. Après le repas de midi suivi pour les écoliers d'une heure et demi de récréation, les garçons et les filles vont encore à l'église où ils récitent le chapelet pour leurs bienfaiteurs de la Sainte Enfance. Enfin le soir, après le souper, l'église reçoit de nouveau les grandes personnes et les enfants réunis pour la prière du soir.⁸³

L'éducation était donc religieuse, par ses moyens et par ses finalités. Mais la langue était le vietnamien pour les prières et les chrétiens les apprenaient par cœur. Par exemple, dans la paroisse de Kim Long, le siège apostolique aux portes de Huê, les plus jeunes apprenaient les prières sous la direction d'un catéchiste aveugle. Ce n'était que plus tard qu'ils apprenaient à lire et à écrire. Le modèle était donc assez classique et se rapprochait de la tradition vietnamienne. Mais là s'arrête la comparaison car les missionnaires apportèrent nombre de novations. Les chrétiens lisaient et écrivaient, certes en chu nô, mais aussi en quôc-ngu alors que les non-chrétiens étaient uniquement éduqués en caractères chinois ou vietnamiens⁸⁴. Et Mgr Sohier alla même plus loin. Dès 1866, il créa des écoles où une éducation en quôc-ngu fut dispensée aux garçons et aux filles⁸⁵.

L'étude des deux langues classiques ne venait que plus tard, et seulement pour les plus doués. Dès l'âge de douze ou treize ans, attachés à une " Maison Dieu ", les élèves s'attaquaient aux rudiments du latin et du chinois. Il n'y avait pas de *cursus* type. Au Tonkin occidental, c'était après l'étude du latin que les élèves faisaient une année de chinois. En revanche, chez Mgr Gendreau, les élèves commençaient par les études chinoises, puis à partir de quinze ans faisaient du latin, du chant et de la catéchisation afin de se préparer au petit séminaire. Ils étaient ensuite placés auprès d'un prêtre pour le seconder dans sa mission d'apostolat⁸⁶.

Il y avait donc une gradation dans l'étude au travers des langues. Un apprentissage de l'écriture chinoise vietnamisée (chu nô) était commencé à l'école du village en concurrence avec l'écriture vietnamienne romanisée (quôc-ngu). Ce n'était que plus tard, pour la préparation au petit séminaire que les missionnaires introduisaient dans les *cursus* le chinois et le latin. Ces deux langues avaient donc le statut de langues

⁸¹ Au lever du soleil ou un peu avant, comme dans nombre de sociétés traditionnelles et agricoles.

⁸² Aujourd'hui encore, dans les grandes paroisses, la journée commence pour les chrétiens par la messe.

⁸³ Lettre du Père MONTROUZIES, 14 février 1869, *Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance*, 1872.

⁸⁴ Le " quôc-ngu " est l'écriture romanisée et accentuée de la langue vietnamienne. Cette écriture a été forgée par les Pères jésuites dont le Père de Rhodes afin de faciliter la traduction des livres sacrés en langue vietnamienne.

⁸⁵ Lettre de Mgr SOHIER à MMs les directeurs de l'Œuvre de la Sainte Enfance, 15 novembre 1866, *Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance*, 1867.

⁸⁶ Selon Mgr GENDREAU, A.M.E.P., *Lettres Communes*, 1892, pp. 162 à 168.

savantes. Mais la préférence allait au latin qui était la langue sacrée. Les chrétiens la révéraient, ne serait-ce que parce que leur prénom était généralement latin⁸⁷. Mais les études chinoises n'étaient pas délaissées. En effet, elles ouvraient toujours les portes des postes administratifs d'une société vietnamienne que les missionnaires rêvaient de pénétrer plus profondément.

Constitution d'une élite chrétienne

On voit donc se constituer un *cursus honorum* pour les chrétiens dont le couronnement n'était plus le doctorat des grands concours triennaux mais la prêtrise. On peut citer ici le cas de Joseph Ly, prêtre martyrisé le 7 décembre 1860⁸⁸. Issu d'une famille païenne habitant un village mixte, il reçut une éducation classique dans l'école du village où étudiaient enfants chrétiens et païens. Il y étudia les caractères chinois mais bientôt rompit avec sa famille et fut admis à 15 ans dans la " Maison Dieu " de Mgr Retord. Là, il étudia catéchisme, prières et règlement intérieur mais aussi la religion chrétienne dans des livres rédigés en " lettres tonkinoises " : le *chu nôm*. Après des études de théologie, il reçut l'ordination le 1 août 1852. Arrêté lors des grandes persécutions le 31 mars 1860, il fut exécuté le 7 décembre à 47 ans.

Mais si un effort particulier était consenti à la formation d'un clergé, les laïcs ne furent pas oubliés et, pour stimuler leur zèle ainsi que pour dégager une élite, un système de concours calqué sur le système mandarinal fut constitué⁸⁹. Même avant la proclamation de la liberté religieuse en 1862, les missionnaires et plus particulièrement Mgr Retord dans le vicariat du Tonkin Occidental avait institué un système de concours. Durant les périodes de calme, l'évêque pouvait effectuer des visites pastorales et en profitait pour organiser des concours.

Préparé de longue date avant l'arrivée du prélat, le concours avait lieu un dimanche ou un jour de fête, en général une fois l'an. Cette périodicité tenait autant à la rareté des visites qu'à la tradition des concours annuels de premier rang (*Khao-khoa*). Les compétiteurs de plusieurs villages, après la messe et le repas en commun, concourraient par équipe de sexe ou d'âge, dans les épreuves de récitation de catéchisme. Chaque chrétien passant à son tour devant le jury devait réciter trois ou

⁸⁷ En compulsant les registres paroissiaux de la chrétienté de Phat Diêm de l'année 1886, on remarque que les parents des enfants nés à cette date portent pour la plupart un prénom latin.

⁸⁸ Lettre de Mgr JEANTET, 7 mars et 15 avril 1865, *Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance*, 1866.

⁸⁹ Les concours littéraires au Vietnam regroupaient cinq examens depuis l'examen annuel (*Khao-khoa*) jusqu'au doctorat (*Dinh thi*) qui avait lieu tous les trois ans. Les épreuves consistaient pour la plupart en des compositions littéraires de difficulté croissante. Ces examens, sans être des concours de recrutement de la fonction publique, ouvraient à des privilèges, exemption de corvées, et à des titres permettant d'être recruté comme mandarin. Moyens d'ascension sociale, ils favorisaient l'étude des Classiques chinois par la population et étaient un facteur d'unité de la nation vietnamienne. A+B, " *Variétés tonkinoises* ", Schneider, 1903, p. 91-110.

quatre passages du catéchisme, expliquer trois points difficiles de la doctrine ou répondre à trois objections. La difficulté des questions était proportionnée à la catégorie des candidats. Une fausse réponse éliminait le groupe. A la fin de l'épreuve, les missionnaires faisaient le décompte des points. Les récompenses, croix, médailles et chapelets, présentées solennellement en début de concours, étaient distribuées aux vainqueurs⁹⁰. De même, dès 1869, Mgr. Sohier créait un examen général ouvert à tous les chrétiens de la mission de la Cochinchine Septentrionale⁹¹. Le cas n'était pas cantonné aux vicariats français puisque déjà en 1855, Mgr. Diaz au Tonkin Central organisait un concours en langue mandarine sur la doctrine chrétienne.

Je proposait un concours en langue mandarine, sur différents points de la religion, appelant les jeunes lettrés annamites à traiter et à résoudre par écrit une des questions du programme [.....]. Une trentaine d'étudiants, dont presque la moitié était païenne se présentèrent, le jour convenu, avec leur dissertation. Les missionnaires indigènes, placés sous ma présidence, et assistés d'un bachelier chrétien lurent chaque pièce et en firent la critique avec impartialité.[.....].Je remis aux sept candidats les plus habiles des livres de religion en langue mandarine, comme prix du concours.⁹²

Cette politique d'associer langue chinoise et christianisme avait pour but d'attirer les lettrés vietnamiens, d'autant que la présence d'un bachelier (soit converti après son succès aux examens, soit l'ayant passé en cachant sa qualité de chrétien) garantissait le sérieux de l'examen. Quant aux récompenses, elles devaient aider à la diffusion du christianisme dans des milieux traditionnellement hostiles à la nouvelle religion. Cette pratique fut reprise par Mgr. Jeantet qui créa en 1867 une académie chinoise. Cette académie dont il était le grand maître organisait un concours ouvert aux lettrés païens sur des sujets traitant l'histoire, la philosophie et la doctrine chrétienne. L'ampleur des connaissances et des disciplines rappelaient donc les concours mandarinaux de niveau baccalauréat et licence (*Huong-thi*). Néanmoins, les thèmes étaient loin des classiques confucéens mais pouvaient tenter les lettrés modernistes. Les impétrants pouvaient faire des recherches dans les livres fournis par les missionnaires. Ceux-ci espéraient ainsi, par les honneurs accordés aux vainqueurs, attirer l'intérêt des lettrés et aussi constituer une élite chrétienne lettrée rompue à l'éloquence et pouvant un jour rivaliser avec sa concurrente confucéenne.

Calqué sur son homologue mandarinal, le système des concours chrétiens tentait d'être une arme de conversion. Mais ces concours ne purent échapper à une dérive : les chrétiens faisaient des paris sur les vainqueurs !⁹³ De plus, ils n'eurent jamais le niveau de difficulté de leurs homologues confucéens.

⁹⁰ Abbé J. MOREY, *Mgr THEUREL*, librairie Lecoffe, 1876,

⁹¹ Lettre de Mgr SOHIER, 20 janvier 1868, *Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance*, 1869.

⁹² Lettre de Mgr DIAZ, 2 mai 1855, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1857.

⁹³ MAI-DUC-VINH, *op. cit.*, p. 260.

*

La paroisse vietnamienne fut d'abord un centre de christianisation. Mais cette christianisation était plus romaine que française. De nouvelles fêtes structurèrent les communautés et les éloignèrent de la société traditionnelle sans pour autant les en couper complètement. La modernité pénétra ce lieu grâce au développement de techniques nouvelles dont l'imprimerie fut un exemple. Par ailleurs les laissés-pour-compte et les femmes furent valorisés. Les derniers étaient les premiers....

Mais la paroisse fut surtout un lieu où l'on christianisa la tradition vietnamienne. Elle s'intégra dans le maillage des communes vietnamiennes et calqua leur structure. Des communes chrétiennes apparurent même, mais le modèle fut détourné car c'était en fait le prêtre qui captait bien souvent l'autorité et le pouvoir réel. Il en alla de même pour les lieux de culte comme à Phat Diem, où l'ensemble cathédrale fut organisé selon les grandes orientations du *Van Miêu* de Hanoi. Enfin, la paroisse fut le lieu de formation d'une élite chrétienne. Le modèle fut celui de l'éducation traditionnelle vietnamienne, mais la Bible y remplaça les classiques confucéens. Les imprimeries missionnaires multiplièrent les livres en langue locale, chinoise ou latine dans la graphie romaine ou les idéogrammes. La tradition vietnamienne fut romanisée mais non francisée. En fait, ce fut plutôt la paroisse qui se vietnamisa car elle retrouvait dans le modèle vietnamien la romantique organisation de la mythique paroisse médiévale.